

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO

DU

CABINET DE LECTURE PAROISSIAL

Revue Religieuse, Scientifique, Historique, Littéraire et Artistique.

Vol. VI.

Montréal (Bas-Canada), 15 Août 1864.

No. 16.

SOMMAIRE.—Avis.—Cabinet de lecture Paroissial.—Chronique.—Ambroise Rendu.—Testament politique de Pierre Ier, Empereur de Russie.—Études sur les dernières explorations du pôle nord, par Lucien Dubois (*suite*).—Les plus gros arbres du monde, par M. Lenoir (*suite et fin*).—A. Marie (poésie), par Louis G.—Jeanne-Marie, par Raoul de Navery.—Variétés.

AVIS.

Les abonnés qui n'ont pas encore payé, doivent faire parvenir, au plus tôt, le montant de leur abonnement, à M. E. Sénécal, imprimeur de l'Écho, No. 4, rue St. Vincent, Montréal. Les frais de poste sont à la charge des abonnés.

Avis est aussi donné aux souscripteurs qui doivent des arrérages pour les années passées de régler immédiatement.

Cabinet de Lecture Paroissial.

Au 1er. septembre prochain nous commencerons la publication des Cours qui ont eu lieu cette année au Cabinet de Lecture Paroissial.

Nous donnerons d'abord l'introduction à l'Histoire du Droit que M. D. H. Sénécal doit continuer l'année prochaine.

Nous publierons ensuite une analyse étendue et aussi complète que possible des savantes lectures du Rév. Messire Desaulniers lesquelles doivent également être continuées par cet ecclésiastique si distingué, de manière que dès la réouverture des Cours du Cabinet Paroissial, nos lecteurs seront par là mis au courant des sujets qui doivent être continués prochainement

par les éminents lecteurs que nous avons eu le bonheur d'entendre cette année.

On ne peut méconnaître le bien que ces travaux sont destinés à produire au point de vue intellectuel et religieux. De plus, le mouvement littéraire qu'ils doivent entretenir au sein de la jeunesse ne peut avoir que les résultats les plus satisfaisants.

Outre les sujets détachés qui doivent être traités cette année nous aurons des sujets suivis sur des questions intéressantes.

Ainsi, nous pouvons déjà annoncer une suite d'études sur les principales questions d'Économie politique, et enfin une série de lectures sur les Antiquités Chrétiennes.

Nous avons vu avec plaisir cette année que les lectures publiques qui ont depuis longtemps si grande vogue en Amérique, ont été introduites à Paris et qu'elles ont rencontré la plus grande faveur. Les journaux nous en ont parlé plusieurs fois et les réflexions intelligentes qu'ils ont faites sur l'utilité et l'importance que peuvent avoir de pareilles solennités littéraires ont ajouté beaucoup à l'intérêt de ces mêmes lectures. Ces réflexions ne peuvent que nous confirmer dans l'idée que nous avons du bien qu'elles peuvent produire en cette ville de Montréal, remplie d'une population active, désireuse de s'instruire et d'ailleurs si remarquablement douée d'initiative.

CHRONIQUE

Les grandes chaleurs chassent des villes tous ceux qu'un travail nécessaire ne retient pas et l'air pur et vivifiant de la campagne ou les eaux salubres de la mer attirent tous ces foyards heureux. Aussi, les voyages de plaisir sont-ils maintenant plus que jamais à l'ordre du jour. Nos législateurs et nos journalistes surtout s'en donnent à cœur joie. Une centaine de ces derniers, ayant accepté l'invitation qui leur a été faite par les provinces inférieures, parcourent en ce moment la Nouvelle-Ecosse et le Nouveau-Brunswick sans déboursier un seul centin.

Ceux qui n'ont pas le courage ou les moyens de se promener, jouissent, au milieu de notre bonne ville de Montréal, d'une chaleur torride et d'une atmosphère qui est loin d'être parfumée. Sans parler des carcasses putrides provenant des exécutions sommaires de la police et de la guerre ouverte de celle-ci contre la race canine, nous avons de temps en temps l'avantage d'être entourés d'une fumée épaisse et suffocante produite par des incendies considérables dans les bois. Heureux ceux qui peuvent fuir tous ces désastres et se reposer dans un *dolce far niente* au milieu des champs ou sur les rivages de la mer !

A propos d'incendies, nous devons commencer notre rôle de chroniqueur en mentionnant la destruction par le feu des prisons de Ste. Scholastique et de St. Vincent de Paul. A Ste. Scholastique, tous les bâtiments servant à l'administration de la justice et à la détention des prisonniers ont été entièrement consumés et l'on a à regretter la mort de trois personnes, une femme et ses deux filles, qui ont péri dans les flammes. A St. Vincent de Paul, la Prison de Réforme pour les jeunes détenus a été détruite aussi ; mais tous les prisonniers ont été sauvés. On dit que ces deux incendies sont l'œuvre de quelques malfaiteurs sur lesquels les autorités n'ont pu cependant obtenir aucun renseignement. On loue beaucoup et avec raison la conduite de Mr. F. X. Prieur, le Préfet de la Prison de Réforme, qui a sacrifié tous ses effets et exposé sa vie pour sauver les enfants confiés à sa garde.

Un extra de la *Gazette du Canada*, en date du 6 août, contient une proclamation de son

Excellence le Gouverneur-Général, prohibant l'exportation hors des limites de la Province du Canada, du charbon anthracite. La raison donnée pour motiver cette défense, est que ce charbon peut être requis pour des fins militaires.

Une conférence entre les différentes colonies britanniques de l'Amérique du Nord doit avoir lieu, jeudi, le 1er. de Septembre prochain, à Charlottetown, Isle du Prince-Edouard. Dans cette assemblée, les délégués des différentes provinces s'occuperont d'un projet de confédération.

Les journaux des Etats-Unis sont remplis de détails contradictoires sur les mouvements des armées fédérales et confédérées. Mais le silence du Secrétaire de la guerre sur les opérations militaires, depuis quelque temps, n'est pas un pronostic en faveur du Nord. Si Grant ou Sherman avaient remporté quelque victoire, il est bien certain qu'on s'en vanterait.

L'absence de toute dépêche pompeuse nous fait croire que nos vaillants voisins n'ont aucune raison de se féliciter de leurs triomphes.

Quoiqu'il en soit, les opérations de l'armée de Grant devant Petersburg ne sont pas de nature à faire jubiler le Cabinet de Washington. L'assaut tenté, le 30 juillet, s'est terminé par une défaite honteuse. Les fédéraux ayant fait sauter une mine, qui a détruit une partie des fortifications et pratiqué une brèche passablement large, le général Grant envoya les soldats noirs à l'assaut, les faisant soutenir par ses batteries et les troupes blanches. Malheureusement pour ces pauvres nègres, les confédérés, nullement intimidés, firent pleuvoir sur les assaillants un feu tellement meurtrier que ceux-ci durent se replier en désordre. Le total des pertes des fédéraux dans cette action est estimé, par les rapports officiels, à 5,640 hommes. Les confédérés sont activement occupés à réparer leurs retranchements.

Quant au siège d'Atlanta et aux autres opérations militaires, nous ne connaissons rien de certain.

Dans la Chambre des Communes, en Angleterre, Lord Palmerston, répondant à une question si l'Angleterre se proposait d'agir de concert avec d'autres puissances européennes dans le but de faire suspendre les hostilités, en

Amérique, a déclaré qu'il ne croyait pas qu'il y eut rien à gagner par une intervention.

Le gouvernement français a envoyé des circulaires aux divers pouvoirs, les priant d'assister au congrès international qui doit avoir lieu prochainement pour régler les communications télégraphiques de l'Europe.

Des contrats ont été signés entre le gouvernement français et certains entrepreneurs pour l'établissement d'un cable sous-marin entre la France et les Etats-Unis, soit directement, soit en touchant à l'une des îles St. Pierre et Miquelon et aux Açores. Un délai de trois ans a été accordé pour la perfection de cet ouvrage.

L'on dit que Napoléon va ordonner un désarmement de 100,000 hommes, et l'on espère que les autres puissances suivront l'exemple qui sera ainsi donné. Il est bien douteux, cependant, que l'on veuille opérer, au milieu des complications actuelles, une semblable réduction.

La France vient de conclure avec le Pérou un traité qui règle d'une manière satisfaisante d'anciennes affaires dont cette république retardait, sous de vains prétextes, l'arrangement définitif. On attribue non sans raison cette heureuse solution à l'attitude récente de l'Espagne et à la prise de possession par celle-ci des îles Chinchas. Les Péruviens, se voyant embarqués dans une mauvaise affaire avec l'Espagne se sont empressés de reconnaître les prétentions de la France afin de lui ôter toute raison de se joindre à l'Espagne.

Les nouvelles reçues de l'Algérie sont satisfaisantes. La pacification des tribus insurgées dans la Province d'Oran est complète. Une dépêche du gouverneur-général, en date du 12 juillet, constate que le marabout Abd-el-Aziz, chef de l'insurrection des Flittas, est prisonnier.

Il paraît que la situation à Tunis ne s'améliore pas. Le bey n'a pas encore renvoyé son Khaznadar ou premier-ministre ni ses mamelucks, et les tribus insurgées ne veulent pas déposer les armes, à moins qu'on ne leur fasse ces concessions. Le consul français s'efforce de rétablir la paix, mais il n'est pas secondé par le représentant de l'Angleterre qui attise la discorde.

L'on croit enfin que la guerre entre le Danemark et l'Allemagne sera bientôt terminée. Le 20 juillet, à midi, les belligérents ont conclu un

armistice devant durer jusqu'au 31 juillet, à midi. Le blocus des ports prussiens a été levé. Les négociations pour la paix ont été immédiatement ouvertes, à Vienne. La Prusse est représentée par M. de Bismark, le président du conseil.

Pendant qu'on négocie, à Vienne, des pourparlers ont lieu entre Berlin et Paris. M. de Bismark aurait, dit-on, fait très-gracieusement savoir à M. Drouyn de Lhuys que le roi de Prusse ne veut pas contrarier la politique de la France dans la crise actuelle. On parle même d'une entrevue prochaine entre l'empereur des Français et le roi de Prusse.

Quant au résultat final des négociations entre les danois et les allemands on ne saurait rien préciser. Seulement, l'on croit que le Danemark sera forcé d'abandonner les duchés qui seront placés sous la dépendance de celui des prétendants qui pourra établir ses droits à la satisfaction de la diète ou au moins à la satisfaction de la Prusse et de l'Autriche. Dans tous les cas, un nouveau prétendant à la souveraineté de ces duchés vient de surgir. Le prince Frédéric de Hesse a déclaré que puisque l'on mettait de côté le traité de Londres de 1852, ses droits revivaient et qu'il s'était déterminé à les faire valoir.

La chambre basse du Parlement piémontais vient d'adopter une loi qui soumet les membres du clergé à la conscription. Cette mesure inqualifiable était désapprouvée par le peuple et par un bon nombre de députés; mais enfin elle est devenue loi par suite de la pression du gouvernement. Le célèbre historien Cantù, entre autres, s'est fortement opposé à la passation de cette mesure, concluant son discours, qui a fait en Italie une profonde sensation, par les paroles suivantes :

..... " La nation a besoin d'un clergé et par conséquent d'un noviciat pour le clergé.

" Il ne s'agit pas ici d'un privilège accordé au clergé, mais d'un droit appartenant à la nation; on ne peut appeler privilège ce qui est nécessaire à la nation.

" Laissez donc en paix ce petit troupeau de lévites.... Laissez-les apprendre à dire des paroles de justice au fort, de patience au faible.... Laissez-les prier pour nous qui ne prions pas, pour cette pauvre Italie, pour les ministres,

pour celui dont les ministres sont le conseil. Nous en avons tous besoin..... Si un jour Attila repassait le Mincio, ce ne serait pas un millier de soldats tonsurés de plus qui pourraient l'arrêter; mais on serait heureux de retrouver Léon le Grand au milieu de ses lévites pour apaiser son courroux et s'interposer entre les peuples et lui."

AMBROISE RENDU.

Maintenant que les institutions littéraires et religieuses se multiplient dans le pays, nous pensons que nos lecteurs verront avec plaisir une courte notice sur le zèle et le dévouement d'un jeune avocat au Conseil d'État et à la Cour de Cassation qui vient d'être enlevé à la Religion et aux Lettres.

Nous croyons que de pareils exemples étant plus à notre portée peuvent exciter plus vivement notre émulation que la vie même des héros du christianisme qui nous désespèrent en quelque sorte par la sublimité de leurs actions et l'éclat de leurs miracles.

Il serait facile d'y reconnaître les sentiments généreux de plusieurs de nos citoyens qui font l'honneur de notre pays et qui composent leur histoire en attendant qu'on puisse l'écrire.

Nous empruntons à une lettre d'un de ses amis, avocat général, M. Em. Jorant, le court exposé de ses sentiments religieux et de l'influence qu'il a exercée sur la société.

"Plusieurs, nous dit-il, ont parlé de la jeunesse d'Ambroise Rendu, de ses succès dans l'école de droit, de sa brillante carrière au palais; pour moi, il m'a paru qu'il y avait lieu d'esquisser un côté de cette vie jusqu'à présent laissé dans l'oubli: je veux parler du bien immense que Rendu a fait comme catholique aux jeunes gens des écoles qui ont vécu avec lui, et principalement aux étudiants venus de province, jetés dans les hasards de Paris, sans relations, sans appui. Le nombre en a été considérable. Arrivé moi-même en 1838, son zèle le porta à se lier bientôt avec moi pour me faire partager ses œuvres de dévouement, car convaincu de cette grande vérité que *la foi est morte sans les œuvres*, il éprouvait un véritable besoin de l'apostolat.

"La Société de Saint-Vincent de Paul existait depuis peu d'années; Ambroise Rendu en était l'un des membres les plus infatigables. S'occupant des pauvres, des soldats, des petits savoyards, des prisonniers, il se multipliait véritablement; il faisait, aux uns des exhortations, aux autres des cours, rappelant à ceux-ci les préceptes par eux, hélas! ignorés ou méconnus, et charmant ceux-là de ces récits moraux et instructifs dont il devait un jour former ce recueil qui en est aujourd'hui à sa 40^e édition et qui compte 140,000 exemplaires.

"En même temps, sous ses auspices, nous étions admis au séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet, à des réunions que présidait Mgr. Dupanloup, et nous admirions ensemble cette parole si onctueuse, si éloquent, si persuasive du Prélat, qui est tout à la fois une des lumières de l'Église et une des illustrations de l'Académie française.

"Ce n'était pas assez pour l'esprit profond d'Ambroise Rendu d'accroître et de fortifier ses convictions

religieuses par la pratique et par les œuvres: il voulait établir un centre, un lieu de réunion, où ceux qui partageaient ses idées trouveraient le moyen de les émettre en commun et pourraient, à l'aide de fortes études, se préparer virilement à toutes les éventualités de l'avenir.

"Je ne publierai pas les noms de ceux qui secondèrent ce projet si longtemps caressé par lui; leur modestie m'en saurait mauvais gré; mais je puis désigner un de ceux qu'avec lui nous aimions le plus, et qui, comme lui, a été enlevé à une brillante destinée, je veux parler de l'excellent et aimable Charles de Riancey.

"Par les soins du savant M. Dumont et de M. Jacquemet, alors avocat, aujourd'hui chanoine de Saint-Denis, l'Institut catholique fut fondé.

"Je n'oublierai jamais ces conférences de la rue Mignon, auxquelles ont pris part tant de jeunes gens d'élite et qui ont créé chez ceux qui survivent des liens d'une estime réciproque et d'une durable affection, que ni le temps, ni l'absence, ni la différence des carrières, ni même les divisions politiques n'ont pu détruire.

"Mgr. Affre accepta le patronage des nouvelles réunions, qui prirent le nom de *Cercle Catholique*; aussitôt on compta parmi les fondateurs le P. Lacordaire, M. l'abbé de Bonnechose, aujourd'hui cardinal, MM. de Vatimesnil, Cauchy, et M. Ozanam.

"Le *Cercle Catholique* a vécu même pendant les tristes jours de 1848, et il les a traversés avec un calme parfait.

"Parmi les plus sérieux et les plus puissants éléments de vitalité, je n'hésite pas à placer le concours empressé, persistant, dévoué d'Ambroise Rendu.

"Il était de toutes les conférences: droit, histoire, littérature, sciences abstraites, économie politique. Tour à tour, dans ces matières diverses et multiples, il nous étonnait par la profondeur de ses connaissances, il nous subjuguait par la logique de son raisonnement et par sa parole sobre, précise, toujours sûre d'elle-même.

"Le temps ayant marché, chacun de nous avait embrassé une carrière et se bornait, dès lors, à faire des vœux pour la prospérité d'une œuvre qui lui avait été si profitable.

"Ambroise Rendu continua son rôle actif aux travaux du Cercle; les membres se renouvelaient, les camarades de collège, les condisciples de l'école s'étaient éloignés, mais de nouveaux jeunes gens affluaient; Ambroise Rendu poursuivait sa mission, il se faisait le guide et l'ami des nouvelles générations qui se succédaient.

"C'est ainsi que, revenant à Paris, après plusieurs années, je l'ai retrouvé avocat à la Cour de cassation, marié, ayant son fils qu'il chérissait, livré aux travaux les plus arides et les plus nombreux, s'occupant encore du Cercle et prenant part aux discussions, comme à l'époque où tous ceux de notre âge y étaient réunis.

"Je le plaisantais sur cette étrange assiduité, et l'engageais à ne pas se fatiguer, puisqu'il avait depuis longtemps largement payé de sa personne. "Je reste, me répondit-il, pour continuer les traditions et l'esprit qui ont présidé à la création de notre œuvre. Si Dieu m'a donné quelque mérite, c'est afin de m'en servir pour sa gloire et le salut des âmes," et me citant un éloquent discours prononcé par Ozanam au Cercle même, il ajoutait: "Chacun doit être plus ou moins soldat ou missionnaire; sans doute, il me serait plus commode et peut-être plus profitable de ne songer qu'à mes propres

affaires et à mon cabinet; c'est la vie d'un égoïste, ce n'est pas celle d'un chrétien; je me soucie peu de ma peine, quand je sais que je suis utile."

"Et, dans l'épanchement d'intimes confidences, il me raconta alors quelques faits qui me prouvèrent, une fois de plus, tout le bien qu'à l'insu de tous, il ne cessait de faire, par son exemple, par ses conseils, à ces jeunes gens qui le respectaient et le vénéraient comme s'il eût été leur père. Cependant il n'avait pas trente ans: Ambroise Rendu avait un tel ascendant sur tous ceux avec lesquels il avait été en relation, que toujours, quand leur carrière a été entravée, quand leurs convictions se sont ébranlées, quand le malheur les a frappés, sans hésiter ils ont eu recours à lui et il n'en est pas un qu'il n'ait consolé, fortifié, relevé, se donnant tout à tous, suivant le précepte sacré, se mêlant lui et sa fortune à la disposition de ceux qui réclamaient son assistance dévouée.

"D'une nature grave et froide en apparence, ne cédant jamais à l'amour-propre, évitant la louange et craignant toujours de paraître, il s'ingéniait à cacher ses aumônes et ses pratiques charitables; aussi on ne pourra jamais se douter des misères secrètes qu'il a secourues. C'étaient celles-là qu'il recherchait vraiment avec délicatesse. Il attaquait de front les misères matérielles et les misères morales, et il en venait à bout d'une façon miraculeuse. Si j'ai su plusieurs de ces œuvres admirables, c'est que nous avons vécu ensemble pendant quatre années comme deux frères, et qu'il était forcé de m'initier à quelques-unes. Je ne transcrirai pas ces pieux secrets dont il reçoit au ciel la récompense; mais je me borne à indiquer que le saint abbé Desgenettes, me parlant un jour d'un acte de charité accompli par Ambroise Rendu à dix-huit ans, me disait: "Rien ne lui est impossible: je ne connais pas d'âme aussi fortement trempée: c'est un chrétien des premiers siècles de l'Église."

"Ceux à qui il n'a pas été permis de lire dans son cœur, ne sauraient se faire une juste idée de la foi ardente et de la piété suave qui le débordaient.

"Élève dans deux lycées, étudiant en droit, jeune homme dans le monde de Paris, où il était recherché par son mérite et par son esprit plein de charmes, Ambroise Rendu était resté pur comme aux jours de sa plus tendre enfance. En 1850, nous nous étions revus à Paris; il vint me prendre, un matin, en m'annonçant qu'il voulait me procurer un des plus grands plaisirs qu'il eût jamais éprouvés. Il me conduisit à l'Église Saint-Sulpice, dans une galerie supérieure. C'était le jour de la première communion. Notre regard plongeait sur la vaste nef où se pressaient ces enfants, ces jeunes filles vêtues de blanc qui allaient pour la première fois recevoir leur Dieu. Ambroise Rendu fondait en larmes. "Je suis si heureux quand je me reporte à ma première communion, me dit-il, que j'ai voulu te faire partager mon bonheur;" c'est certainement l'époque de la plus grande félicité de la vie.

"Treize ans s'étaient écoulés. Au mois de septembre dernier, j'étais chez Ambroise Rendu, à sa campagne de Brécourt. Il est béni dans cette partie du département de Seine-et-Oise qu'a toujours habitée sa famille, où il a répandu le bien-être et l'abondance autour de lui. A chaque pas, il recevait des témoignages d'attachement et de gratitude. Sa présence causait une véritable allégresse dans la contrée. Je jouissais de cette ovation

qui lui était si bien due. Je le félicitais de ses nombreux succès oratoires au Conseil général; je lui parlais de sa prochaine entrée au Corps législatif et lui reprochais gaïement de n'avoir pas assez d'orgueil d'une position magnifique sous tous les rapports. M'interrompant, il me dit: "Tu oublies une visite que nous devons faire, absolument," et il me mena au pied d'une modeste croix ombragée de peupliers qui protège l'entrée du chemin de Brécourt.

"C'est ici, il y a vingt-cinq ans, ajouta-t-il, que nous avons cimenté notre amitié d'étudiants. Dieu nous a protégés dans des fortunes différentes, il nous a surtout conservés chrétiens; demandons-lui de continuer à le faire et remettons-nous-en complètement à lui pour le reste."

"Après son dernier plaidoyer dans l'affaire Arnaud, je lui avais écrit toute ma joie en voyant qu'il s'était surpassé lui-même. Dans son affectueuse réponse du 11 mai je trouve cette phrase: "N'oublions jamais nos pieux souvenirs, c'est ce qu'il y a de plus sûr et de meilleur en ce monde."

"Pauvre Ambroise! Il mourut dix-sept jours après dans sa quarante-quatrième année, plein de jours, de talent, d'avenir, au lendemain du plus grand triomphe oratoire, après une maladie de quelques heures, à Vichy, loin de sa famille, de son frère bien aimé, de son fils aîné, juste objet de ses plus douces espérances, de ses jeunes enfants, seul dans un hôtel, au milieu d'une foule bruyante et distraite. Il fit à l'instant même le sacrifice de sa vie, et s'oubliant lui-même, il s'efforça de préparer à l'immense douleur dont le moment devait être si prochain, sa femme pieuse et dévouée, c'est lui qui demanda le Pain des forts avec une inimitable force d'âme et une complète résignation. Il entrevoyait déjà les splendeurs éternelles. Peu d'hommes sauront vivre comme Rendu a vécu. Puisse-t-on, au moins, savoir mourir comme lui!"

Testament Politique de Pierre Ier, Empereur de Russie. (1)

A l'occasion des grands événements qui se passent depuis quelque temps dans le Nord de l'Europe, nous avons pensé faire plaisir à nos lecteurs en mettant sous leurs yeux cette pièce curieuse.

Après avoir lu ce document, qui n'a cessé depuis cent cinquante ans de servir aux czars de règle de conduite, on reconnaîtra que, quelque soit le caractère de l'esprit de conquête et d'agrandissement en Russie, cet esprit n'est pas la fantaisie d'un jour, l'expérience d'un moment; mais bien le fond même de la politique, la pensée invariable, appuyée sur le plus vaste empire du monde, sur une population immense, instrument aveugle d'un pouvoir irresponsable, sans contrôle comme sans limite.

Voici cette pièce remarquable, dont l'original est déposé dans les archives de Peterhof, près de St. Petersburg.

Après un préambule dans lequel il invoque la sainte Trinité et le grand Dieu, qui l'a, dit-il, constamment éclairé de son esprit divin, Pierre déclare que, dans les desseins de la Providence, les hommes du Nord sont

(1) Pierre Alexiowitz Ier. surnommé le Grand, naquit en 1672 et mourut le 29 janvier 1725, à l'âge de 53 ans.

destinés à régénérer le monde épuisé. Il prophétise que la Russie, qu'il a trouvée rivièrè, qu'il a laissée fleuve, deviendra océan, et débordera sur les continents pour les fertiliser de son limon. Il recommande enfin à ses successeurs d'avoir toujours les yeux fixés sur les enseignements dont suit la teneur.

I. Entretenir la nation russe dans un état de guerre continuelle, pour tenir le soldat aguerrì et toujours en haleine; ne le laisser reposer que pour améliorer les finances de l'État; refaire les armées, et choisir les moments opportuns pour l'attaque; faire ainsi servir la paix à la guerre et la guerre à la paix, dans l'intérêt de l'agrandissement et de la prospérité croissante de la Russie.

II. Appeler par tous les moyens possibles, de chez les peuples les plus instruits de l'Europe, des capitaines pendant la guerre, et des savants pendant la paix, pour faire profiter la Russie des avantages des autres pays, sans lui faire rien perdre des siens propres.

III. Prendre part en toute occasion aux affaires et démêlés quelconques de l'Europe, et surtout à ceux de l'Allemagne, qui, plus rapprochée, intéresse plus directement.

IV. Diviser la Pologne en y entretenant le trouble et les jalousies continuelles; gagner les puissants à prix d'or; influencer les diètes, les corrompre, afin d'avoir action sur les élections des rois; y faire nommer ses partisans, les protéger; y faire entrer les troupes russes, et y séjourner jusqu'à l'occasion d'y demeurer tout à fait. Si les puissances voisines opposent des difficultés, les apaiser momentanément en morcelant le pays, jusqu'à ce qu'on puisse reprendre ce qui aura été donné.

V. Prendre le plus que l'on pourra à la Suède, et savoir se faire attaquer par elle pour avoir prétexte de la subjuguier. Pour cela, l'isoler du Danemark, et le Danemark de la Suède, et entretenir avec soin leurs rivalités.

VI. Prendre toujours les épouses des princes russes parmi les princesses d'Allemagne, pour multiplier les alliances de famille, rapprocher les intérêts, et unir d'elle-même l'Allemagne à notre cause en y multipliant notre influence (1).

VII. Rechercher de préférence l'alliance de l'Angleterre pour le commerce, comme étant la puissance qui

(1) Cette politique a été constamment suivie depuis Pierre Ier. jusqu'à présent. Ainsi l'impératrice douairière, veuve de l'empereur Nicolas et mère de l'empereur Alexandre II, actuellement régnant, est fille du roi de Prusse Frédéric-Guillaume III, et sœur du roi actuel, Frédéric-Guillaume IV.—La famille royale de Wurtemberg a de nombreuses relations de parenté avec la famille impériale russe. Le roi actuel, Guillaume Ier, avait épousé en 1816 la grande-duchesse de Russie, Catherine-Paulowna, fille de l'empereur Paul, sœur des empereurs Alexandre Ier. et Nicolas. C'est là un premier lien de famille, bien que Catherine Paulowna soit décédée en 1819. Un second lien a été créé en 1846 par le mariage du prince Charles, prince royal de Wurtemberg, avec la grande-duchesse Olga Nicolaïewna, fille de l'empereur Nicolas. Un troisième résultat du mariage de la princesse Charlotte de Wurtemberg avec le grand-duc Michel de Russie, mort en 1849.—Dans la Hesse électoral, le prince Frédéric, cousin de l'électeur, était devenu gendre de l'empereur Nicolas par son mariage avec la grande-duchesse Alexandra, en 1844.—Enfin la nièce du grand-duc de Hesse, la princesse ci-devant Maximilienne-Marie, aujourd'hui Maria-Alexandrewna, a été mariée en 1841 au czarévitch Alexandre, aujourd'hui Alexandre II, l'empereur régnant.—Les princes de Nassau, de Mecklembourg, et les diverses branches de la maison de Saxe, sont également alliés par des mariages à la famille impériale de Russie.

a le plus besoin de nous pour sa marine, et qui peut être la plus utile au développement de la nôtre; échanger nos bois et autres productions contre son or, et établir entre ses marchands, ses matelots et les nôtres, des rapports continuels, qui formeront ceux de ce pays à la navigation et au commerce.

VIII. S'étendre sans relâche vers le Nord, le long de la Baltique, ainsi que vers le Sud, le long de la mer Noire.

IX. Approcher le plus possible de Constantinople et des Indes. Celui qui y régnera sera le vrai souverain du monde. En conséquence, susciter des guerres continuelles, tantôt aux Turcs, tantôt à la Perse; établir des chantiers sur la mer Noire, s'emparer peu à peu de cette mer ainsi que de la Baltique, ce qui est un double point nécessaire à la réussite du projet; hâter la décadence de la Perse; pénétrer jusqu'au golfe Persique; rétablir, s'il est possible, par la Syrie, l'ancien commerce du Levant, et avancer jusqu'aux Indes, qui sont l'entrepôt du monde.

Une fois là, on pourra se passer de l'or de l'Angleterre.

X. Rechercher et entretenir avec soin l'alliance de l'Autriche; appuyer en apparence ses idées de royauté future sur l'Allemagne, et exciter contre elle, par-dessous main, la jalousie des princes. Tâcher de faire réclamer les secours de la Russie par les uns ou par les autres, et exercer sur le pays une espèce de protection qui prépare la domination future.

XI. Intéresser la maison d'Autriche à chasser le Turc de l'Europe, et neutraliser ses jalousies lors de la conquête de Constantinople, soit en lui suscitant une guerre avec les anciens États de l'Europe, soit en lui donnant une portion de la conquête qu'on lui reprendra plus tard.

XII. S'attacher à réunir autour de soi tous les grecs réunis ou orthodoxes (1) qui sont répandus soit dans la Hongrie, soit dans le midi de la Pologne; se faire leur centre, leur appui, et établir d'avance une prédominance universelle par une sorte de royauté et de suprématie sacerdotale: ce seront autant d'amis qu'on aura chez chacun de ses ennemis.

XIII. La Suède démembrée, la Perse vaincue, la Pologne subjuguée, la Turquie conquise, nos armées réunies, la mer Noire et la mer Baltique gardées par nos vaisseaux, il faut alors proposer séparément et très-secrètement, d'abord à la cour de Versailles, puis à celle de Vienne, de partager avec elles l'empire de l'univers.

Si l'une des deux accepte, ce qui est inmanquable en flattant leur ambition et leur amour propre, se servir d'elle pour écraser l'autre, puis écraser à son tour celle qui demeurera, en engageant avec elle une lutte qui ne saurait être douteuse, la Russie possédant déjà en propre tout l'orient et une grande partie de l'Europe.

XIV. Si, ce qui n'est pas probable, chacune d'elles refusait l'offre de la Russie, il faudrait savoir leur susciter des querelles et les faire s'épuiser l'une par l'autre. Alors, profitant d'un moment décisif, la Russie ferait fondre ses troupes, rassemblées d'avance, sur l'Allema-

(1) Par grecs réunis ou orthodoxes, il entend non pas seulement les Grecs de nation, mais tous les Slaves qui appartiennent soit à l'Église grecque-unie (catholique), soit à l'Église grecque-orthodoxe (schismatique), et qui sont répandus dans une grande partie des dépendances de l'Autriche, et dans la Turquie.

gne, en même temps que deux flottes considérables partiraient l'une de la mer d'Azof, et l'autre du port d'Archangel, chargées de hordes asiatiques, sous le convoi des flottes armées de la mer Noire et de la mer Baltique; s'avancant par la Méditerranée et par l'Océan, elles inonderaient la France d'un côté, tandis que l'Allemagne le serait de l'autre; et, ces deux contrées vaincues, le reste de l'Europe passerait facilement et sans coup férir sous le joug.

"Ainsi peut et doit être subjuguée l'Europe."

Nous savons que beaucoup de personnes révoquent en doute ce document, et le regardent comme une pièce apocryphe fabriquée par les ennemis de la Russie; c'est là en effet ce que prétendent les hommes d'État russes et leurs amis; ils soutiennent que jamais Pierre Ier. n'a fait de testament, pas même pour régler sa succession. Quant au dernier point, cette assertion peut être vraie; mais quant aux instructions qu'il a pu laisser à ses successeurs relativement à sa politique, n'importe sous quel titre, n'importe dans quelle forme, nous avons de graves raisons de croire que ce document que nous venons de reproduire, s'il n'est pas textuellement la traduction de celui émané de Pierre Ier, n'en est pas moins le résumé fidèle de ses vues et de ses projets. La meilleure manière de prouver la fausseté de cette pièce serait de montrer qu'elle est entièrement contraire aux faits, et que jamais elle n'a servi de base à la conduite des czars. Or voyons le résumé en peu de mots des agrandissements de la Russie, seulement depuis Catherine II.

Les acquisitions qu'elle a faites sur la Suède sont plus considérables que tout ce qui reste de cet ancien royaume;

Celles sur la Pologne égalent en étendue tout l'empire d'Autriche;

Le territoire ravi à la Turquie en Europe équivalait à toutes les possessions de la Prusse moins les provinces rhénanes;

Les conquêtes russes sur la Turquie en Asie égalent en dimension les petits États de l'Allemagne, les provinces rhénanes de la Prusse, la Belgique et la Hollande réunis;

Les pays arrachés à la Perse approchent de l'étendue de l'Angleterre;

Ceux acquis en Tartarie renfermeraient la Turquie d'Europe, la Grèce, l'Italie et l'Espagne;

Enfin tout ce qu'elle s'est approprié dans le cours de quatre-vingts années (depuis 1772, époque du premier partage de la Pologne), surpasse en étendue et en importance son empire entier en Europe avant cette époque.

En trois quarts de siècle elle a poussé ses frontières de trois cents lieues vers Vienne, Berlin, Dresde, Munich et Paris;

Elle s'est rapprochée de cent soixante-dix lieues de Constantinople;

Elle s'est emparée de la capitale de la Pologne, et, en fortifiant l'île d'Aland, elle s'est établie à peu de distance de la capitale de la Suède, dont, à l'avènement de Pierre Ier, elle se trouvait éloignée de plus de cent lieues.

Elle s'est avancée enfin de près de quatre cents lieues vers les Indes, ainsi que vers la capitale de Perse, et par la Tartarie elle touche immédiatement à la Chine.

Ces conquêtes, poursuivies avec la plus rare tenacité par les armes ou par les intrigues, cette influence exercée sur l'Allemagne principalement à l'aide des alliances matrimoniales, ne sont-elles pas une preuve évidente de l'authenticité du testament politique de Pierre Ier?

Études sur les dernières Explorations du Pôle-Nord.

(Suite.)

II.

SIR JOHN FRANKLIN.

Départ de Franklin.-- Dernières nouvelles de l'expédition.— Richardson, Raë et James Ross envoyés à sa recherche.

Le 19 mai 1845, deux navires, l'*Erèbe* et la *Terreur*, s'éloignaient du petit port de Greenhithe, dans la Tamise, et faisaient voile vers le nord. C'étaient les mêmes qui, sous la conduite de Sir James Clarke Ross, venaient de porter le pavillon britannique jusqu'au 79^e parallèle sud, latitude la plus australe qui ait jamais été atteinte, et avaient donné leurs noms aux deux volcans qui se dressent aux confins de la terre comme deux bornes colossales, véritables colonnes d'Hercule du monde, et dont les éruptions sans témoins avaient seules troublé jusque-là l'éternel silence des solitudes antarctiques. Radoubés et pourvus de vivres pour plusieurs années, les deux intrépides vaisseaux cinglaient maintenant vers les régions arctiques, sous les ordres de Sir John Franklin. A peine échappés aux terribles étreintes des banquises australes, ils allaient, dociles instruments de la science, affronter les glaces boréales; mais cette seconde expédition devait leur être funeste. Le pôle nord devait être pour eux plus inclément encore et plus cruel que le pôle sud. L'*Erèbe* et la *Terreur* allaient disparaître, comme avaient disparu soixante ans auparavant l'*Astrolabe* et la *Boussole*, au sein de mers inconnues. L'Angleterre devait avoir son Lapeyrouse.

Sir John Franklin (1) n'en était pas d'ailleurs à son coup d'essai. Dans trois voyages précédents, dont deux par terre, il avait appris à apprécier le nombre et la nature des dangers qui l'attendaient. Deux fois, en 1820 et en 1825, en compagnie du docteur Richardson, il avait exploré les régions septentrionales de l'Amérique. Le premier de ces deux voyages, accompli au milieu des souffrances et des privations dont le seul récit épouvante la pensée, n'avait pas duré moins de trois années entières. Les distances franchies à pied, en traîneau ou par eau, pendant ces deux explorations mémorables, furent d'environ trois mille lieues. Le littoral de la mer polaire fut reconnu sur une longueur de 30 degrés de longitude; et l'intrépide voyageur put accomplir la dernière volonté de son épouse expirante,

(1) Entré en 1800, à l'âge de quatorze ans, dans la marine de l'État, Franklin avait débuté en qualité de mousse, comme Cook et Nelson, et était parvenu au grade de capitaine de vaisseau en passant par tous les degrés de l'échelle hiérarchique. Il sortait de cette illustre pléiade des Jervis, des Nelson et des Collingwood, qui a jeté sur le pavillon anglais un si grand éclat au commencement de ce siècle. Il avait pris part au bombardement de Copenhague, au siège de la Nouvelle-Orléans et à la guerre de l'indépendance hellénique; à la journée de Trafalgar, il montait le *Bellérophon* en qualité de *signal-midshipman*.

en plantant sur le rivage de l'île arctique de Garry, située à l'embouchure du Mackenzie, le drapeau que cette femme héroïque lui avait confié avant de rendre le dernier soupir. (1)

Lorsqu'il fut question d'envoyer une nouvelle expédition dans les régions arctiques, il se produisit un incident auquel les événements ont donné un intérêt rétrospectif, et qui mérite d'être noté. Comme s'il eût prévu le tragique dénouement de l'entreprise projetée, Sir Richard King, voyageur déjà connu par ses découvertes, écrivit plusieurs lettres ou mémoires à Sir John Barrow, secrétaire de l'amirauté, pour conseiller d'envoyer par terre l'expédition nouvelle, se fondant sur ce que les explorations par mer présentaient tout à la fois le moins de chances de réussite et plus de dangers. Les voyages de Hearne, de Mackenzie, de Back, de Franklin, de Dease et de Simpson, qui, en partant du Canada, avaient exploré les régions septentrionales du continent américain, avaient été en effet couronnés de succès. Grâce à ces intrépides pionniers de la science, le littoral presque entier était connu depuis le détroit de Behring jusqu'à l'estuaire du *Great-Fish-River* (rivière du Grand-Poisson). Mais de ce dernier point à la presqu'île Melville tout n'était encore que mystère. "C'est dans cette portion de côte, toute petite qu'elle est, que gît le problème de trois siècles," disait Sir R. King, faisant allusion au passage du nord-ouest si vainement cherché jusque-là, et dont la découverte devait être encore l'objet de l'expédition que l'on préparait.

En dépit de l'avis contraire et des noirs pressentiments de Sir Richard King, l'envoi par mer de l'expédition nouvelle fut décidé. A peine de retour de la Tasmanie, qu'il venait de gouverner pendant plusieurs années avec sagesse et habileté, Sir J. Franklin en sollicita le commandement avec la plus vive ardeur.

"Sir John, lui dit un jour lord Haddington, premier lord de l'Amirauté, ne pourriez-vous vous reposer, après soixante ans de travaux ?

— "Pardon, milord, lui répondit Franklin, je n'en ai que cinquante-neuf."

Ainsi, selon la remarque de Parry, son rival de renommée, Franklin, par une coquetterie héroïque, tenait à ne pas paraître de quelques mois plus âgé qu'il n'était, dans la crainte que la gloire, cette amante fantasque qui prend volontiers ses favoris parmi les plus jeunes, ne le jugeât trop vieux pour elle.

Le capitaine Crozier, qui avait servi avec distinction sous les ordres de Parry et de James Ross, et le commandant Fitz-James, furent adjoints à Franklin, le premier en qualité de commandant de la *Terreur*, et l'autre comme lieutenant du chef de l'expédition, à bord de l'*Erèbe*. Fitz-James fut en outre spécialement chargé des observations magnétiques par le colonel Sabine, le célèbre directeur de l'observatoire de Woolwich.

Cent trente-huit hommes composaient les deux équipages. Aucun de ces infortunés ne devait revoir l'Angleterre. Les dernières dépêches de Franklin étaient écrites de l'île groënlandaise de Discö, et datées du mois de juillet 1845. Les deux balciniers qui les apportèrent en Europe avaient rencontré la *Terreur* et l'*Erèbe* amarrés à une montagne de glace, et attendant

l'ouverture de la banquise qui s'étendait par le travers de la baie de Baffin. Les équipages étaient pleins d'ardeur et aspiraient après le moment où il leur serait permis de faire voile vers le détroit de Lancaster, et d'entrer dans ces mers redoutables qui devaient être leur tombeau.

A partir de cette époque, un silence de mort plana sur la destinée de Franklin et de ses compagnons. Nos lecteurs se rappellent quelle anxiété se répandit dès lors sur les deux mondes, et quel vif, quel douloureux intérêt s'attacha aux efforts des hommes courageux qui tentèrent, au péril de leurs jours, d'éclaircir ce funèbre mystère, et, s'il en était temps encore, d'arracher leurs victimes aux glaces arctiques; drame sans précédent, dont les émouvantes péripéties se déroulèrent pendant douze années entières, et dont nous allons essayer de retracer les incidents principaux et les plus importants résultats scientifiques.

Deux années s'étaient passées sans apporter des nouvelles de Franklin et de ses bâtiments.

Quand arriva l'automne de 1847, l'amirauté, inquiète de ce long silence, décida l'envoi d'une expédition à leur recherche. Le docteur Richardson et James Ross, consultés, répondirent que, suivant leurs estimations, la *Terreur* et l'*Erèbe* devaient être retenus par les glaces dans quelque hâvre au sud de l'île de Melville, vers le 73^e. degré parallèle et le 103^e. degré de longitude occidentale. Par une coïncidence remarquable, les prévisions des deux illustres voyageurs se sont trouvées à peu près exactes. C'est en effet dans ces parages indiqués par eux, à quelques degrés près, que onze années plus tard, M. M'Clintock trouvait les vestiges du désastre.

En conséquence de ces avis, trois expéditions simultanées sont préparées. La première, sous la conduite du capitaine Kellett et composée des deux navires le *Herald* et le *Pluvier*, reçoit l'ordre de franchir le détroit de Behring et de pousser vers l'est aussi loin qu'il lui sera possible de le faire. La seconde, commandée par les docteurs Richardson et Raë, est chargée d'explorer par terre le littoral septentrional de l'Amérique. Depuis le Mackenzie jusqu'à la rivière de la Mine de cuivre (*Copper-mine-river*), et de reconnaître la terre Victoria et la terre Wollaston. La troisième expédition, sous les ordres de James Clarke Ross, reçoit mission de pénétrer, par les détroits de Lancaster et de Barrow, jusqu'à l'île Melville et à la terre de Banks. Il faut reconnaître que ce plan était admirablement conçu, et que, si les circonstances ne venaient pas en contrarier l'exécution, le résultat ne pouvait manquer d'être considérable, peut-être même décisif. Ces trois expéditions étaient comme un triangle dont les côtés, en se rapprochant, devaient progressivement restreindre le champ des recherches et renfermer le problème sur un terrain de plus en plus étroit, qui ne lui permettait pas de cacher longtemps la solution désirée. Cependant jamais espérance ne fut plus près de la déception et du mécompte.

Les deux premières expéditions côtoyèrent le littoral américain, l'une depuis le détroit de Behring jusqu'à la *Mackenzie*; la seconde, depuis la *Mackenzie* jusqu'à la rivière de la Mine de cuivre, sans découvrir sur cette étendue de 40^e degré de longitude aucune trace du passage ou du naufrage de Franklin. En 1849, le docteur Raë, resté au fort *Confidence*, descendit la

(1) Eléonor-Ann Porden, première femme de Franklin, composa des poésies estimées (*les Voiles*, *Cœur de Lion*, etc.). Franklin en eut une fille qui a épousé, en 1849, le révérend J. P. Geil.

rivière de la Mine de cuivre et tenta vainement de pénétrer jusqu'à la terre de Wollaston.

L'expédition de James Ross, composée de l'*Entreprise* et de l'*Investigateur*, montés chacun par soixante-dix hommes d'équipage, mit à la voile le 12 mai 1848. Après avoir franchi le détroit de Barrow, ces deux bâtiments furent surpris par l'hiver à *Port-Léopold* (*North-Somerset*). Toutefois cette saison, si longue et si rigoureuse sous ces hautes latitudes, ne s'écoula pas dans l'inaction. Le froid, en enfermant les deux bâtiments dans une prison de glaces, permit du moins de voyager sur la surface solidifiée de la mer. Des détachements, envoyés dans diverses directions, pénétrèrent au sud du *North-Somerset* jusqu'au cap Bird, et à l'ouest jusqu'au cap Bunny, mais sans résultat. Dans plusieurs endroits des cairns (1) furent élevés, dans lesquels on déposa des vivres et des notes destinées à servir aux équipages de Franklin, s'ils venaient à passer par ces parages. Des renards furent pris, et au cou de chacun d'eux fut attaché un collier de cuivre, sur lequel on avait gravé des instructions relatives à l'expédition et indiquant sa station d'hivernage. L'opération faite, on lâcha à l'aventure ces rapides messagers, qui, habitués à parcourir d'énormes distances pour chercher leur nourriture, iraient peut-être porter la nouvelle de la délivrance aux prisonniers des glaces polaires.

Lorsque l'hiver fut passé, Ross tenta de pénétrer à l'ouest jusqu'à l'île Melville; mais l'*Entreprise* et l'*Investigateur*, fixés au milieu d'un immense champ glacé de cinquante milles de circonférence, et emportés par lui vers l'est avec une puissance irrésistible et une vitesse de dix milles par jour, eurent bientôt dépassé le détroit de Barrow et celui de Lancaster, et ne se débarrassèrent qu'au milieu de la baie de Baffin de leur terrible et étrange remorqueur, entre les flancs duquel ils avaient plus d'une fois couru le danger d'être écrasés. James Ross était de retour en Angleterre au mois de novembre 1850.

L'*Etoile du Nord*, expédiée par l'Amirauté au printemps de 1849, pour porter à James Ross des instructions et des approvisionnements, ne fut pas plus heureuse, et ne put accomplir sa mission qu'à demi. Entraînée par les glaces au-delà du 76e. degré parallèle, dans la baie de Wolstenholme, sur la côte occidentale du Groënland, elle dut y passer l'hiver. Jamais navire européen n'avait hiverné sous une aussi haute latitude. Aussi le froid sévit-il avec une violence cruelle; le thermomètre descendit deux fois à 55 degrés au-dessous de glace. Quand revint l'été, l'*Etoile du Nord* put franchir le détroit de Lancaster; mais, les glaces l'empêchant de pénétrer plus à l'ouest, elle fit voile vers l'Europe, après avoir déposé sur l'île Wollaston les approvisionnements et les instructions dont elle était chargée.

(A continuer.)

(1) Sorte de cachettes en usage dans les régions arctiques: un tumulus ou une pyramide de pierres les protège contre les ravages des ours ou des loups, et les signale de loin à l'attention des voyageurs qui y trouvent les renseignements ou les approvisionnements déposés par leurs devanciers. Les Esquimaux élèvent aussi des cairns, où ils enfouissent en prévision des jours difficiles des outres pleines d'huile de phoque et de baleine.

Les plus gros arbres du monde.

(Suite et fin.)

V.

Nous avons dormi, cher lecteur, dans les îles du Bosphore, et rêvé aux grands arbres que nous y avions vus. Quittons ces rives; traversons la Méditerranée, franchissons l'Afrique de part en part, et abattons-nous sur la Sénégambie, patrie de prédilection du boabab ou bomba, dont nous avons sans doute entendu parler, et qui, je vous en fais l'aveu, m'amusa beaucoup dans mon enfance, tant par l'originalité ronflante de son nom, que par la définition que j'en avais trouvée, dans mes petites recherches à la lettre B d'un gros dictionnaire de l'Académie française. Ce nom et cette définition qui le disait le plus gros des arbres, ne me sortaient pas de l'esprit et faisaient mon bonheur.

Pour le voir dans sa magnificence, allons au Cap-Vert. Voilà celui qu'Adanson y visita, près du village de Sor, et qui porte le nom scientifique de *Adansonia digitata*. Il appartient à la famille des malvacées. Le tronc en est court, sous une grosseur énorme; ses feuilles sont lanugineuses, grandes, cordiformes, souvent découpées comme la main d'un homme, et d'un rouge pourpré. Adanson fut obligé, pour l'embrasser, d'en faire treize fois le tour en étendant les bras autant que possible. Il lui mesura 65 pieds de circonférence; et ce qui le rendait admirable, c'est qu'il laissait tomber tout à l'entour des branches énormes de 55 pieds qui allaient toucher la terre, et dont chacune formait à elle seule, un arbre monstrueux.

La grosseur moyenne de cette espèce est de 25 pieds de circonférence, et elle mit huit siècles pour y arriver.

Allons voir les plus beaux dans l'île du Cap-Vert. Celui-ci, qu'a vu encore Adanson avant nous, porte 76 pieds de tour. Ce voyageur vit, suspendus à ses branches à peu près comme pourraient l'être de grands paniers par leurs anses, des nids de trois pieds de longueur et de forme ovale, qui n'avaient pu servir, dit-il, qu'à des oiseaux de la grosseur de l'autruche.

Le boabab se charge d'un fruit rond ou oblong, à coque brune comme celle de certains cocos, d'un pouce d'épaisseur, mais douce et grasse; il est rempli d'une substance spongieuse, espèce de chocolat préparé par la nature, et de beaucoup de jus.

L'écorce du boabab réduite en poudre est un fébrifuge et porte à la transpiration. Les abeilles sauvages vont souvent faire leurs nids dans les crevasses de ces énormes troncs, et l'on y recueille un miel qui se distingue par un parfum particulier, que l'on estime principalement en Abyssinie, supérieur à tous les autres miels.

Cet arbre est encore nommé dans les îles où il abonde, le pain de singe, probablement parce que les singes, qui habitent son branchage, s'y nourrissent de ses énormes fruits.

Le savant voyageur que nous avons cité calcula que le plus gros des boababs de l'île du Cap-Vert devait avoir 5150 ans d'âge.

VI.

Retournons en Europe. Je ne suis pas avec vous la tactique ordinaire de la progression croissante: j'ai commencé par les plus gros et je finirai par les plus pe-

tits. Qu'importe? Il y a eu des peuples qui buvaient aux repas, le meilleur vin en commençant, témoin les noces de Cana. Fantaisie m'a pris, pour cette fois, de faire comme eux. Les règles absolues sont pour moi caractères une tyrannie à l'égard de laquelle j'aime à prouver quelques fois mon indépendance.

On rencontre de beaux ormes en Europe; et malgré qu'il ne s'agisse plus des dimensions monstrueuses que vous venons de mesurer, il y en a qui valent la peine que nous allions leur rendre visite. Allons voir celui de Morgues, dans une des vallées du lac Léman, à quelques lieues de Genève.

Mais il n'existe plus; il tomba, de lui-même, sous l'effort d'un ouragan, dans la nuit du 4 ou 5 mai à une heure du matin, en 1824, que nous importe? Nous voyageons d'aspirit, et sur de telles ailes le passé n'a pour nous rien d'inaccessible. Voyez donc cet ormeau! 34 pieds de circonférence à l'endroit où les branches s'élancent du tronc avec tant de majesté; à sa sortie du sol, un diamètre de 17 pieds, ce qui donne un contour de plus de 53 pieds. Il faudrait une chaîne de 12 ou 13 hommes pour l'embrasser; la longueur du tronc de la terre à la première branche est de 12 pieds. Une seule de ses branches avait 17 pieds de circonférence, et il en projetait cinq dans l'étendue qui approchaient de celle-là. Une de ces branches gardait un grosseur parfaitement égale sur une longueur de 30 pieds, et à une hauteur de 69 pieds, elle portait encore 3 pieds de circonférence.

À mon avis, lecteur, cet orme n'était pas moins surprenant, dans son genre, que tout ce que nous avons vu jusque-là. Celui qui reste à la place même qu'il occupa est son petit frère, car ils étaient deux, et, ainsi qu'il arrive d'ordinaire dans les cataclysmes, le gros succomba, le petit survécut. Vous le voyez encore dépasser en beauté tous les ormeaux que vous ayez jamais vus, et se porter de manière à annoncer des prétentions à devenir un jour aussi gros que son aîné. Mais il faudra du temps, et bien des hommes mourront dans son voisinage avant qu'il ait atteint cet apogée de sa gloire.

On dit que la forêt de Puy St. Ouen, dans les Vosges, en France, possède encore un arbre de la même espèce qui a 99 pieds de hauteur, 40 pieds de circonférence, 75 pieds d'envergure, et dont les branches ont 18 pieds de tour à leur naissance. C'est un digne rival. Mais laissons les ormes pour visiter un beau chêne. Le chêne a mes prédilections. Il était l'arbre de Jupiter, à moins que je ne me trompe, ce qui ne me surprendrait pas, car je suis tellement moderne, cher lecteur, que je fais chaque jour mon possible pour oublier ma mythologie.

VII.

C'est le chêne de la forêt de Salcey, en Angleterre, *the great salcey oak* [le grand chêne de Salcey] disent les anglais: nous sommes pour le voir, à 10 milles de Northampton. Il porte 46 pieds 10 pouces de circonférence à sa base, mais en mesure anglaise, ce qui donne en mesure française 42 pieds 11 pouces, grosseur énorme pour un chêne, puisqu'il faudrait neuf hommes formant la ronde pour en faire le tour.

À 9 pieds de terre, il n'a plus que 16 pieds 2 pouces de circonférence; et dans l'intérieur du tronc, il présente une caverne végétale avec deux portes, une de chaque côté. Le major Rooker en a publié la descrip-

tion. Nous allons bientôt en voir un autre en France, qui ne sera pas aussi gros, mais qui le vaudra bien.

VIII.

Retournons en Suisse, au bord du lac de Genève, et arrêtons-nous sur le site enchanté de Neuve-celle. Voyez ce châtaignier; dès l'an 1408, il abritait un ermitage; l'histoire en fait foi; et aujourd'hui il ne porte pas moins de 39 pieds de circonférence à la base, huit brasses d'homme; c'est encore fort joli. Et malgré qu'il ait été plusieurs fois frappé de la foudre, il est resté beau, vigoureux, plein de sève et richement vêtu! Aussi les voyageurs vont-ils le visiter d'Érian, lieu connu et fréquenté pour ses eaux minérales alcalines, à $\frac{3}{4}$ de mille du gros châtaignier.

Je pourrais vous montrer en passant, les deux rosiers parfaitement égaux d'Érian, dont le tronc a 10 pouces de circonférence; mais ce sont les arbres qui nous occupent aujourd'hui; les arbustes pourront avoir leur tour.

IX.

Quittons l'Europe encore une fois; j'avais oublié le dragonnier d'Orotava, grande merveille végétale qui mérite autant notre visite que toutes celles qui précèdent.

Le dragonnier n'est point un arbre à proprement parler; il forme la limite extrême des liliacées, dont presque toutes les espèces sont des herbes, et se place à côté de l'asperge, aux rameaux filiformes, par les caractères qui servent de base à sa classification. Ce végétal pousse avec vigueur dans l'Inde orientale et aux îles Canaries. Ce genre se distingue surtout par son péri-anthe [enveloppe extérieure de la fleur] très divisé et à segments recourbés au dehors; les étamines sont à filets renflés au milieu; la baie est sillonnée, et à trois loges, mais ne contient qu'une graine. Il sort de la tige spongieuse des *dracena*, ou dragonniers, pendant les chaleurs, un suc rouge et résineux qui est le vrai sang-dragon des pharmaciens; les rameaux se bifurquent et se couronnent, au sommet, de touffes pointues qui sont comme des faisceaux de glaives, et leurs fleurs s'en détachent sous formes de grappes.

Or nous sommes à Ténériffe, et nous avons devant nous le grand dragonnier d'Orotava.

Comment une végétation de cette espèce a-t-elle grossi et grandi jusqu'à former un tronc que 10 brasses d'homme peuvent à peine entourer, et qui égale, en hauteur de tige, sans y comprendre les branches dont l'ensemble est une touffe encore plus élevée, douze fois la taille humaine? il a 55 pieds de tour au niveau du sol, et 72 pieds de hauteur jusqu'à la chevelure.

Cette chevelure est admirable avec ses bouquets de longues feuilles semblables à des lances. Et cependant, en 1819, le 21 juillet un ouragan terrible en arracha le tiers, ainsi que le rappelle l'inscription gravée sur la plate-forme en maçonnerie que l'on a assise au sommet du tronc pour boucher une crevasse, qui devient caverne dans l'intérieur du tronc, et la protéger contre l'infiltration des eaux; c'est ce qu'a raconté M. Sabin Berthelot.

Ce monstrueux dragonnier, au rapport de Lemaout, dans ses *Trois règnes de la nature*, fut trouvé, tel qu'il existe encore, en 1402, lors de la découverte de l'île de Ténériffe; et la lenteur de croissance des jeunes dragonniers, dont l'âge est connu, confirme la tradition qui lui donne plus de mille ans d'existence.

Dans la province d'Aragua [république de Vénézaéla] se trouve un arbre de la famille des légumineuses [espèce d'acacia], et que les habitants du pays appellent Saman de Güere. Le grand diamètre des branches de cet arbre est de 183 pieds, et le tronc a 28 pieds de circonférence. Au-dessous, on peut placer un bataillon en colonne.

On trouve dans les voyages de l'illustre monsieur Humboldt la description suivante de cet arbre remarquable :

“ En sortant du village de Furmero, on découvre à une lieue de distance, un objet qui se présente à l'horizon comme un tertre arrondi, comme un *tumulus* couvert de végétation. Ce n'est pas une colline, ni un groupe d'arbres, c'est le fameux Saman de Güere, connu dans toute la province par l'énorme étendue de ses branches, qui forme une cime hémisphérique de 576 pieds de circonférence. Le Saman est une belle espèce de mimosa, dont les branches tortueuses se divisent par bifurcation. Son feuillage mince et délicat se détachait agréablement sur l'azur du ciel. Nous nous arrêtasmes longtemps sous cette voûte végétale. Le tronc du Saman de Güere, qui se trouve sur la route même de Furmero à Maracay, n'a que 60 pieds de haut et 9 pieds de diamètre, mais sa véritable beauté consiste dans la forme générale du sommet. Les branches s'étendent comme un vaste parasol et inclinent partout vers la terre, dont elles restent uniformément éloignées de 12 à 15 pieds. La périphérie du branchage ou du sommet est si régulière qu'en traçant différents diamètres je les trouvai de 192 et de 186 pieds.

“ Un côté de l'arbre était entièrement dépouillé de ses feuilles par l'effet de la sécheresse ; sur un autre côté restaient à la fois des feuilles et des fleurs. Les Millandria, les Loranthees, la Raquette et d'autres plantes couvrent les branches et en frisent l'écorce. Les habitants de ces vallées, surtout les indiens, ont en vénération le Saman de Güere, que les premiers conquérants paraissent avoir trouvé à peu près dans le même état que nous le voyons aujourd'hui. Depuis qu'on l'observe attentivement on ne l'a pas vu changer de grosseur et de forme. Ce saman doit être au moins de l'âge du dragonnier de l'Orotava. Il y a quelque chose d'imposant et de majestueux dans l'aspect des vieux arbres : aussi la violation de ces vieux monuments de la nature est-elle sévèrement punie dans les pays qui sont dépourvus de monuments de l'art. Nous apprîmes avec satisfaction que le propriétaire actuel du saman avait intenté un procès à un fermier qui avait eu la témérité d'en couper une branche. La cause fut plaidée et on condamna le fermier. On trouve près de Furmero d'autres samans qui ont le tronc plus gros que celui de Güere, mais leurs sommets hémisphériques ne sont pas également étendus.

X.

Nous avons commencé par l'Amérique ; nous finissons par l'Europe.

Voici encore un gros châtaignier, celui qu'on va voir près de Montélimart, dans le Dauphiné, en France, et qu'on appelle nous ne savons pourquoi le châtaignier d'Esau. Il est ébranché, ravagé, c'est une ruine, mais belle, majestueuse, digne de respect. Il a perdu sa cime et nous l'admirons comme un beau vieillard chauve.

Il a 27 pieds de circonférence à hauteur d'homme,

33 pieds à la base et 39 pieds en tenant compte des renflements des racines. Il est d'une seule pièce qui, quoique fendue et crevassée, est encore intacte dans son ensemble ; ses fentes ne sont que des rides de vieillesse. Plusieurs des branches sont à demi desséchées, mais plusieurs aussi forment de belles touffes, des jets puissants, de superbes masses à certains points de vue.

Il n'a pas cessé de fleurir et de fructifier. On cueille chaque année sur ses branches moitié sèches une grande abondance de châtaignes. Il présente aussi de jeunes pousses avec de beaux jets d'une verdure qui annonce la jeunesse et même l'enfance, mais ces rejetons sont à peu près stériles.

XI.

Finissons par le chêne, l'arbre qu'aimait mon père et que j'aime plus que tout autre, parce qu'aucun n'est autant que lui le symbole de la force d'âme. Tout symptôme de faiblesse est mon cauchemar. Finissons aussi par la France.

Allons donc à Allouville et entrons dans le cimetière. Ce chêne a vécu des débris de la mort ; que de cadavres humains ont remué le cours de sa sève pour devenir son bois, ses feuilles, ses branches et ses glands ! que de corps d'hommes ont reçu et revivent encore dans cette masse végétale !

Ce tronc a 30 pieds de circonférence à terre et 24 pieds à hauteur d'homme. Sept fois votre brassé, si vous n'êtes pas trop grand, pourrait suffire pour en faire le tour, branches magnifiques, ombrage sans défaut.

Les antiquaires de la Province se sont occupés du chêne d'Allouville, et ils ont trouvé qu'il ne pouvait avoir moins de 900 ans de vie.

On a construit au sommet un clocher assis et à demi plongé dans son feuillage ; ce clocher sert de couverture à une chambre d'anachorète.

Le bas du tronc est assez creux pour avoir pu être orné en chapelle, et recevoir un autel qui fut consacré à la vierge en 1696, par l'abbé du Détroit, curé d'Allouville.

Les plus grands personnages ont tenu à honneur d'y aller prier quelques minutes et de s'asseoir un instant sous ses feuilles. Les traditions le célèbrent ; des troubadours l'ont chanté ; les orages l'ont assiégré ; la foudre l'a frappé, et il résiste également impassible aux glorifications et aux injures. Puisse-t-on lui ressembler dans nos vertus !

Cher lecteur, que vous montrerais-je à présent, le châtaignier de Prévarange ; planté il y a trois siècles ; il a déjà 12 pieds de circonférence. Le sapin du Mont Blanc, près de Dolone, connu sous le nom d'*Ecurie des chamois*, parce que les chamois s'y réfugient pendant l'hiver, et dont la circonférence est de 22 pieds ? Le chêne de St. Louis ? L'érable de Matibo, qui n'a de remarquable que la façon artistique que lui a donnée l'homme de mauvais goût pour arriver à en faire un palais à deux étages entouré de nids d'oiseaux, dont chaque chambre a huit fenêtres et contient vingt personnes ? L'arbre des sept frères de la forêt de Cottelets, dont les sept grosses branches supportent un plancher ? Le cyprès distique de Chapultopes, en Amérique, qui doit avoir survécu de Caudolle, six mille ans d'existence ? etc., etc.

Non, tout cela n'est plus digne de nos explorations après les arbres géants que nous avons visités. J'aime

rais mieux vous mener voir le malheureux acacia de Robin du Jardin-des-Plantes de Paris, planté en 1635, un siècle avant le cèdre de Jussieu, et devenu le père de tous les acacias aujourd'hui existants en Europe ; il est modeste et n'a plus sa beauté, mais il inspire du respect et de la reconnaissance, ainsi que le premier des séphoras du Japon qui vivait près de lui et qui l'a précédé parmi les morts.

Laissons toutes ces célébrités qui ne tirent pas, comme les précédentes, leur mérite de leur propre nature. Revenons plutôt chez nous et restons-y. Quel pays de la terre pourrions-nous mieux choisir pour notre lieu de repos ?

L'ENVOI.

A MARIE.

ROSE MYSTÉRIEUSE.

Reine des cieux, ô vierge immaculée,
De ton amour que je chéris les lois !
Baume céleste, ô lys de la vallée,
A te chanter je consacre ma voix.
Aimable mère, ô divine Marie,
Mon cœur en toi met son plus doux espoir :
Je soupire, ô mère chérie,
A te voir aux cieux, à te voir !

Vierge de paix, de grâce et d'innocence,
Prête l'oreille à mes tendres accents ;
Que ton beau nom, ô fleur de l'Espérance,
Fasse à jamais le plus doux de mes chants !
Et que ma voix, ô divine Marie,
Monte vers toi comme l'encens du soir :
Je soupire, ô mère chérie,
A te voir aux cieux, à te voir !

Au malheureux tu fus toujours propice
Que le pécheur implore ton secours ;
De Dieu sur lui tu suspends la justice ;
Pour le sauver tu prolonges ses jours.
Bravant la foudre et les flots en furie,
Le nautonnier s'écrie avec espoir :
Je soupire, ô tendre Marie,
A te voir aux cieux, à te voir !

Parfum divin, Rose mystérieuse,
Que tous les cœurs pour toi brûlent d'amour !
Porte du ciel, ô Reine glorieuse,
Entre tes bras que je m'endorme un jour !
Aimable mère, ô divine Marie,
Souris enfin à mon plus doux espoir :
Je soupire, ô mère chérie,
A te voir aux cieux, à te voir !

LOUIS C.

JEANNE-MARIE.

I.

UN BILLET À PAYER.

Le fermier du Grand-Moutier était assis dans la salle basse de sa maison. Les coudes appuyés sur la table, le front dans ses mains, il demeurait plongé dans une immobilité douloureuse. Auprès de lui, sa femme, s'occupant d'un travail de couture, faisait aller rapidement son aiguille ; quand elle interrompait son labeur, ses yeux se fixaient sur son mari avec une expression de

douleur profonde ; mais une minute après elle s'arrachait à sa contemplation muette et reprenait sa tâche. La femme qui souffrait ne se trouvait pas le droit de manquer à son devoir de mère.

A mesure qu'elle achevait un raccommodage, elle plaçait les pauvres hardes rapiécées dans une corbeille ; et si quelque chose était capable d'adoucir son profond chagrin, c'était l'idée que ses chers enfants, endormis à cette heure, seraient le lendemain, malgré leur pauvreté, aussi proprement vêtus que les fils de l'adjoint et du maître d'école.

La soirée s'avavançait.

Dix heures sonnerent à l'horloge de bois caché dans sa gaine de noyer ciré. Il fallait qu'une préoccupation bien grave pesât sur la famille, pour que les deux époux vieillissent encore.

Enfin Jeanne-Marie plia son ouvrage, le rangea, et posa doucement sa main sur l'épaule de son mari.

— Lazare, dit-elle d'une voix calme, il faut te reposer.....

— Pourquoi ne me dis-tu pas tout de suite de dormir ?

— Hélas ! mon pauvre homme, je sais que tu ne fermes point de sitôt les yeux ; mais après la prière dite, quand nous serons sous l'œil et dans la main de Dieu, il nous viendra peut-être une idée heureuse, une inspiration du Ciel qui nous sauvera tous.

— Il n'y a que l'argent qui sauve,..... murmura Lazare.

— Eh ! ne crois-tu pas que Celui qui nourrit l'alaouette dans les sillons et la sauterelle dans l'herbe, ne peut nous envoyer un sac d'écus pour empêcher que l'on vende chez nous.

— Il le peut, mais.....

— Eh bien !

— Mais il ne le fera pas.

— Je ne te dis point qu'en te levant au petit jour, d'un coup de bêche donné dans le jardin, tu découvriras un trésor ; mais si la terre ne recèle pas des pièces de cinq francs en guise de cailloux, il est de braves gens qui ont des économies et savent quelquefois les placer dans la main d'un honnête père de famille, tout prêt de s'abandonner au désespoir.....

— Je ne connais pas de ces gens-là ! dit Lazare. La mauvaise chance nous poursuit, et nous serons broyés comme le froment sous la meule..... Il y a des êtres comme cela dans le monde..... rien pour eux, tout pour les autres..... quand les arbres du voisin plient sous les fruits, les branches des siens se dessèchent..... quand les épis se gonflent, la grêle tombe sur ses seigles et les abat..... Certes, je me suis montré honnête, probe, laborieux ; cependant rien ne m'a réussi..... rien !

— Rien ! répéta tristement Jeanne-Marie.

— Si..... je t'ai épousée, et ne saurais m'en repentir. Tu étais et plus riche et meilleure que moi ; tu m'as choisi, me croyant digne d'être ton soutien et le père de tes enfants..... Et cependant, depuis sept ans que nous sommes mariés, ton petit bien s'est grevé d'emprunts, tu t'es exténuée à travailler pour nous tous, et peut-être demain saisira-t-on nos pauvres meubles et nous mettra-t-on à la porte de la maison que ta mère te légua en héritage. J'ai mis le malheur ou tout au moins la mauvaise chance dans ta vie.

— Lazare, répondit Jeanne-Marie, cette parole n'est ni d'un bon mari ni d'un bon chrétien. Je t'ai vu porter avec moi le fardeau de l'existence, sans te laisser et sans

te plaindre; si, ce soir, l'exès de ta peine te force à parler, ah! pauvre homme! je ne t'aime que davantage. Tu t'es dévoué à nous, à moi comme à nos deux innocents; Dieu et ta femme ne te demandent rien de plus. Et quand même, demain, les huissiers nous chasseraient, je sortirais de la maison à ton côté et mes enfants dans mes bras.

—Pour aller mendier.....

—Non, pour nous rendre chez Maurice..... mon cousin.

—Ce serait toujours vivre d'aumônes.

—Tu es trop fier, Lazare.

—Tu es trop résignée, Jeanne-Marie.

—Oui, je suis résignée, en ce sens que, s'il plaît au Seigneur de me frapper, je ne ferai point entendre de murmure..... Mais en même temps, l'énergie dont il m'a douée me porte à lutter de tout mon pouvoir contre notre ruine..... Tu l'as conjurée par ton travail, il faut l'empêcher encore par un miracle; nous nous aiderons, et Dieu fera le reste..... c'est pour un billet de trois cents francs que l'on nous poursuit.

—Et il ne nous reste plus que vingt-quatre heures!

—Il s'agit de les bien employer..... Demain, c'est jour de foire au bourg: résigne-toi à un sacrifice, prends le cheval et la paire de bœufs, emmène-les pour les vendre.....

—Nous n'en serons pas moins ruinés!.....

—Peut-être..... Je sais que tu ne peux te passer de bêtes de labour, mais nous en serions quittes pour en louer; et puis, enfin, la saison nous permet d'attendre un mois encore..... D'ailleurs, ce n'est pas sur la vente des bestiaux que je compte pour nous tirer de peine.... Mais sans nul doute, si tu n'as point reçu de réponse à la lettre que tu as envoyée à Claude, c'est qu'il est absent; à la veille d'un fort marché, cela ne doit pas nous surprendre..... Il gagne assez d'argent à ses élevages et à ses échanges.... Claude est le parrain de notre aîné, il nous aime..... Tu le trouveras sûrement demain dans le champ de foire..... Quand il verra que tu tiens par le licou les bonnes bêtes qui labourent notre champ et font nos charrois, il se sentira l'âme émue..... Cent écus ne lui pèseront guère de moins dans la ceinture, et je te verrai revenir avec la Grise, la Gare et la Blonde, chantant de joie le long du sentier... Allons, mon cher mari, reprends confiance et courage.... Il ne faut peut-être que vouloir être sauvés pour nous trouver dans deux jours débarrassés du papier marqué, et n'ayant d'autre créancier que le vieux Claude.....

—Tu es un trésor du bon Dieu, Jeanne-Marie! dit Lazare en prenant les mains de sa femme.

—Je suis tout simplement la moitié de toi-même, et la mère de ces chers petits dont le sommeil est aussi calme que si nous avions du pain sur la planche et des piles de louis dans notre armoire..... Allons, prions pour que Dieu bénisse cette dernière tentative, et puis endormons-nous dans l'espérance.

Lazare suivit le conseil de Jeanne-Marie.

Une heure après, tous deux reposaient paisiblement, comme si aucun malheur n'avait menacé le Grand-Montier jadis si paisible.

A l'aurore Jeanne-Marie s'éveilla.

Elle se leva sans bruit, rangea le ménage, porta la provende aux bêtes dans l'écurie, prépara la soupe de son mari, et quand tout fut prêt, elle l'éveilla.

Lazare se sentit honteux de son retard; s'excusa au

près de sa femme, qui lui répondit en souriant et commença la toilette matinale de Luce et de Vincent.

Pendant ce temps, Lazare déjeunait en silence.

Il ne se sentait plus sous l'impression des fortifiantes paroles de sa femme; la situation présente l'écrasait. En face de la réalité, il se courbait humilié, brisé; mais il ne tentait un suprême effort qu'avec la conviction de l'inutilité de sa démarche.

La vente du peu de bétail qu'il possédait le ruinait presque autant que la venue des huissiers. Il n'espérait rien de Claude, quoiqu'il le sût assez brave homme au fond; le parrain de Vincent passait avec justice pour aimer les écus pour eux-mêmes et se complaire dans le bonheur de les entasser dans des pots cachés, disait-on, dans une cave souterraine dont le secret échapperait à ses héritiers.

Jeanne-Marie devinait les pensées de Lazare; mais elle feignait de ne rien voir de sa préoccupation.

Quand ses enfants furent proprement vêtus, lavés, peignés, elle les prit souriants, potelés et roses dans ses bras, et se plaçant en face de son mari:

—Oses-tu te plaindre, dit-elle, quand Dieu te les laisse?

Lazare les saisit tous deux et les couvrit de baisers.

Puis, subitement, presque brusquement, il les rendit à leur mère, et, quittant la salle, il entra dans l'écurie.

La Blonde et la Gare tiraient de leurs muflés roses le foin du ratelier, en poussant de temps en temps un doux mugissement. La Grise hennit de joie, et frappa sa fraîche litière de son sabot luisant, en reconnaissant son maître. Lazare brossa les belles et bonnes bêtes, tressa la queue de la Grise, attacha un rameau aux cornes de ses bœufs, leur mit une longe, et revint dire adieu à sa femme.

Jeanne-Marie suivit son mari dans la cour.

Luce et Vincent voulurent encore une fois s'asseoir sur ce dos puissant des bœufs; ils passèrent leurs petites mains dans les crius luisants de la crinière de la Grise, et demandèrent à leur père:

—Tu les mènes promener aujourd'hui?

—Priez Dieu qu'ils reviennent! répondit Jeanne-Marie.

Lazare soupira.

La fermière eut un moment d'attendrissement; elle caressa doucement le cou des bœufs, leur belle tête finée, et les petits enfants allèrent leur cueillir une poignée d'herbe.

—Adieu, femme! dit Lazare, le cœur me manque...

—Bon courage, dit-elle, si tu rencontres Claude, tout est sauvé.

Le fermier embrassa sa femme avec une tendresse mêlée d'angoisse et s'éloigna, faisant marcher les bœufs devant lui, et tenant la Grise par la bride.

Jeanne-Marie suivit le fermier du regard, jusqu'à ce qu'il eût disparu à l'angle du chemin.

Alors, elle prit ses enfants par la main, rentra dans la maison avec eux, plaça les deux petits en face d'une brassée de ramures de pois, et les chargea de les écosser.

Quant à elle, calme comme si aucun malheur ne menaçait sa chère maison, elle continua son labeur quotidien, prépara sa pâte, alluma seule le four, et se mit à cuire le pain de la famille.

Jeanne-Marie avait vingt-cinq ans. Elle était grande, brune, d'une force qui n'excluait pas la grâce. Ses yeux noirs se levaient sans hardiesse, mais sans timidité, sur

ceux qui lui parlaient. On sentait en elle la puissance que communique à tout être une âme honnête, une vie chaste, une volonté énergique, soutenue par un mobile plus haut que les intérêts personnels.

Marie-Jeanne s'était trouvée fort jeune à la tête de la maison de son père, demeuré veuf, quand sa fille n'avait guère plus que quinze ans. Elle porta sans faiblir le poids d'un ménage à tenir, d'une ferme à diriger; elle s'improvisa ce que sa mère n'avait point eu le temps de la faire, et le propriétaire de Grand-Moutier ne fut pas moins entouré de soins qu'autrefois. Cependant, quelque tendre que fût l'affection de sa fille, elle ne lui permit point d'oublier celle qu'il avait perdue, et trois ans plus tard il mourait, de la poitrine, disait le docteur Langlois, de chagrin, affirmaient ceux qui vivaient dans son intimité.

Jeanne-Marie porta ce double deuil avec courage. Elle prit en main les rênes de son petit domaine, le gèra avec intelligence, et l'améliora. Elle venait d'avoir dix-huit ans, quand Lazare la demanda en mariage. C'était un garçon robuste, honnête, d'une nature franche, ayant ses timidités et ses défaillances, mais sur la bonté de laquelle on pouvait cependant compter. Lazare ne possédait ni terres ni bétail; sa jeunesse et deux bras vigoureux, voilà ce qu'il apportait en dot. Jeanne-Marie aurait pu faire ce que les gens avisés du pays appelaient un meilleur parti; elle n'eut l'ambition que de faire un mariage heureux, et mit sa main loyale dans celle d'un garçon vaillant qui l'aimait de toutes les forces de son cœur.

Et, de fait, pendant deux années, la félicité dont jouit le jeune ménage donna complètement raison au choix de la fermière. La terre payait avec usure les soins qu'on lui donnait; le froment était magnifique et les charaçons le respectaient; les pommiers donnaient autant de fruits que de fleurs; le bétail prospérait; la maison recrépie et couverte de tuiles rouges riait au soleil sous ses paupres verts auquel l'automne suspendait des grappes dorées. Deux enfants comblaient le bonheur de Lazare dont les forces doubblaient à mesure qu'il voyait s'augmenter ses devoirs.

Estimé, aimé de tous, chéri du vieux Claude parrain du petit Vincent, il pouvait espérer, non pour lui, mais pour ses enfants, une protection efficace de la part du riche marchand de bœufs. Claude passait pour être avare comme un Juif, mais enfin il ferait un testament comme tout le monde, et à qui laisserait-il ses écus, puisqu'il n'avait plus de famille sinon un filleul qui égayerait sa vieillesse, et mettrait une suprême affection dans sa vie.

Il est vrai que Claude semblait se défier de son cœur. Il ne venait que rarement à Grand-Moutier, donnait un gâteau aux enfants, et paraissait moins souhaiter leurs caresses que les craindre.

La défiance était le fond du caractère de Claude.

Non-seulement son avarice l'empêchait de jouir de sa fortune, mais encore elle le privait de l'épanchement dont le cœur a besoin. Il lui semblait toujours qu'un motif d'intérêt guidait ceux qui se sentaient portés à lui rendre service. Lazare l'avait jusqu'à ce moment traité en parent, en ami, et Claude lui savait gré de ne jamais s'être adressé à lui dans un moment de détresse.

Il connaissait en partie la situation du jeune ménage. Cependant, par un sentiment de délicatesse, Jeanne-Marie lui avait caché à quelle extrémité elle se trouvait

réduite, dans la crainte qu'il prît sa confiance pour une prière déguisée.

On le recevait toujours affectueusement à la ferme, les enfants l'aimaient; lui-même, malgré son humeur chagrine, se déridait en les faisant sauter sur ses genoux.

— Si je savais que l'on m'aime pour moi! se disait-il. Il ressemblait aux héritières qui repoussent tous les prétendants à leur main, dans la crainte d'être simplement l'objet d'une spéculation. Du jour où Claude croirait à n'en pouvoir douter que l'intérêt n'entraîne pour rien dans l'amitié de Lazare et de Jeanne-Marie, il serait capable, comme tous les gens intéressés qui sortent une fois par hasard de leur caractère, de se montrer d'une générosité inouïe, en comparaison de ses habitudes.

Seulement, jusqu'à cette heure, il n'avait point encore acquis la preuve qu'on l'aimait pour lui-même.

Le sort de toute la petite famille dépendait de cet homme, le seul qui, dans la situation désespérée où elle se trouvait, fût capable de la sauver, s'il en avait le vouloir.

Tout en s'occupant de la boulangerie, la fermière calculait les chances de réussite qui leur restaient.

La veille, en présence de Lazare, l'âme poignée par le chagrin qui abattait le pauvre père de famille, elle l'avait consolé sous l'empire d'une grande exaltation de courage. Il fallait, à tout prix, relever cette âme affaissée, la guérir de son atonie, secouer sa torpeur, et la faire revivre, sous peine de perdre une dernière espérance.

Mais en se trouvant seule dans sa maison, tandis qu'elle se représentait Lazare marchant sur la route, guidant les pauvres bêtes qu'il ne céderait à d'autres qu'avec un déchirement de cœur, elle se surprenait à perdre la confiance qu'elle tentait de lui rendre la veille.

Deux années de mauvaises récoltes avaient forcé Lazare d'emprunter cent écus à l'anbergiste du village. Il avait souscrit des billets; ceux-ci, renouvelés une fois à des taux onéreux, devaient être soldés sans délai, car le papier timbré avait plu dans la ferme; les protêts, les jugements, les commandements s'étaient succédés, l'ordre de vendre était venu; c'était la saisie, la ruine.....

Si Lazare ne trouvait pas Claude, tout était perdu...

On vendrait le ménage, la maison, le champ de blé, le jardin. Il ne resterait au chef de famille que sa faux et son soc de charrue. Il lui faudrait être journalier après avoir été maître, et sa paye suffirait à peine à donner du pain à ses petits enfants...

Mais en dépit de ses inquiétudes, malgré son trouble, ses craintes, Jeanne-Marie termina son rude labeur. Seulement, quand elle put goûter une minute de repos, elle s'assit sur le grand coffre placé au pied de son lit, pressa ses enfants sur sa poitrine, et le cœur gonflé de sanglots, elle les berça avec de doux balancements, baisant leurs yeux rieurs, leurs joues à fossettes, leurs mains caressantes.

Ils devinaient vaguement que leur mère souffrait, et lui disaient de ces mots qui rendent les yeux humides.

— Pauvres chers anges, couvée d'oiseaux! que Dieu vous garde à moi et je ne me plaindrai de rien! Tant que mes bras pourront vous porter, je vous en ferai un bercan, vous vous accrocherez ensuite à ma jupe... drap ou haillon, qu'importe!

La journée s'avavançait.

Jeanne-Marie vers la chute du jour alla jusque sur la route, au pied des trois ormes; il lui semblait toujours

que Lazare allait apparaître, et qu'agitant joyeusement ses bras, il l'appellerait à lui. Alors, elle prendrait Luce et Vincent, et hors d'haleine, elle irait les présenter aux caresses de leur père. Lazare les assiérait tous deux sur le dos de la Blonde et de la Gare, et ils pousseraient de grands éclats de rire qui ramèneraient la joie dans leur âme si désolée la veille.

Mais la nuit vint lentement, et Lazare ne parut pas. Jeanne-Marie rentra pour préparer le souper.

Elle tira du cidre frais dans les chopines à grandes fleurs; le lard fumé répandit dans la salle son odeur appétissante; le pain bis s'étala sur la nappe de chanvre; l'étain brillant, les gros verres rincés et renversés sur la nappe, la faïence enluminée réjouirent l'œil sur la table.

Plus Lazare était malheureux, plus Jeanne-Marie devait s'efforcer de le distraire.... Et puis, c'était pour elle, en dépit du présent, une date heureuse, une date bénie. Quelle que fût la volonté de la Providence, la jeune femme obéit à son cœur, en souhaitant donner à son compagnon dans la vie une soirée dont le souvenir les pût encore réconforter plus tard. Il y avait sept années ce jour-là qu'elle était devenue sa femme...

Quelle différence, hélas! entre la fiancée confiante et la mère alarmée! N'importe, Jeanne-Marie tira de l'armoire sa jupe de drap, son corset noir à manches violettes, son tablier de soie; elle releva son lourd chignon blond sous son bonnet de mousseline brodée, laissa tomber sur ses épaules sa coiffe de dentelle, croisa le linon d'un mouchoir léger sous le fin cachemire d'un fichu, épinglé à la taille, attacha sa croix d'or à son cou, et parée comme le jour de ses noces, de ses habits que les huissiers pouvaient saisir le lendemain et vendre à la criée, elle attendit.

Les enfants riaient de la voir si belle...

Jeanne-Marie plaça un gros bouquet sur la table, mit des fleurs dans les cheveux de Luce, et tâcha de prendre patience en prenant son rouet.

Huit heures sonnèrent... Elle retira le souper du feu, regarda d'un air triste ce festin sans convive, et fit asseoir les enfants à ses pieds. Pour les tenir éveillés, elle commença à leur raconter de merveilleuses histoires, dans lesquelles se trouvaient toujours des fées bienfaitrices, des saintes à miracles, naïf mélange de contes et légendes, dans lequel la foi l'emportait cependant sur la superstition.

Cependant, malgré sa force, elle finit par se sentir à bout de courage.

Neuf heures, puis dix heures sonnèrent, et Lazare ne rentrait pas.

Les pensées les plus sinistres l'accablèrent. Elle songea qu'un malheur était sans doute arrivé à son mari. Dans le champ de foire, des bêtes avaient pu s'échapper, le rencontrer dans leur course effarée, l'atteindre d'un coup de corne, le blesser, le tuer peut-être...

Si l'on venait, au milieu de la nuit, lui rapporter le cadavre de Lazare!...

Comme elle demandait avec ferveur de n'avoir à redouter d'autre malheur que la ruine!

Les enfants s'endormaient doucement dans les bras l'un de l'autre. Elle les déposa dans leurs berceaux sans les déshabiller. Assise près de leur lit d'osier, les mains tombantes sur les genoux, les yeux secs, le cœur gonflé, sentant qu'elle ne pouvait plus rien attendre des

hommes, elle tira de sa poche son chapelet de bois noir et l'égraina priant tout bas.

Elle recommença trois fois cette même évocation à Marie et au Père qui est au ciel... et comme elle achevait le rosaire, dernier effort de la chrétienne, tandis qu'elle se signait avec la croix d'argent, et que onze coups sonnaient au clocher du village, elle tressaillit subitement, et se leva comme galvanisée.

Il lui semblait distinguer le mugissement familier de la Blonde et de la Gare, et le gai hennissement de la Grise. Bientôt elle n'eut plus de doute, et ouvrant brusquement la porte, elle écouta, la tête inclinée, le cœur palpitant...

C'est bien le pas de Lazare qui retentit dans le chemin. Il traverse la cour, adresse une familière parole aux bonnes bêtes qu'il ramène... Jeanne-Marie n'a plus la force d'avancer, elle tombe sur une chaise et fond subitement en larmes. Une minute après, son mari est près d'elle.

—Sauvé, Lazare, tu es sauvé!

—Oui, Jeanne-Marie, et par un vrai miracle du bon Dieu...

Mais avant que le fermier entame le récit de ce qui s'est passé pendant cette laborieuse journée, Jeanne-Marie allume une seconde résine, et s'occupe de mettre le souper sur la table.

Comme elle plaçait la soupière sur la nappe, ses yeux tombent sur une poignée d'or que Lazare fait sonner dans ses mains, et sur une ceinture de cuir fauve lacérée à coups de couteau qu'elle regarde avec une sorte de stupeur.

RAOUL DE NAVERY.

(A continuer.)

VARIÉTÉS.

DATES DE QUELQUES INVENTIONS. — La boussole était connue dès l'année 2602 avant J. C.; les Tyriens fabriquaient du verre dès l'année 1640; les Lydiens avaient des monnaies d'or en 1500; le gnomon, chez les Chinois, date de 1109; la peinture monochrome, à Corinthe, de 840; l'équerre et le niveau, dus à Théodore de Samos, architecte, de 718; le cadran solaire, inventé par Anaximène de Milet, de 520; les tapisseries, à Bergame, de 321; les horloges d'eau, en Egypte, de 250; les orgues hydrauliques, dus à Otésibus, de 284; la vis sans fin, les miroirs ardents et la poulie mobile (Archimède), de 220; le papier de soie, en Chine, de 201; la mosaïque, de 200; la découverte de la précession des équinoxes (Hipparque), de 142.

Depuis Jésus-Christ, on a connu: le système astronomique de Ptolémée, en 140; les cloches (Paulin de Campanie), en 400; les moulins à vent (Arabic), en 650; le feu grégeois (Callinique), en 670; le papier de coton (Constantinople), en 750; l'alcool, en 824; l'imprimerie en Chine, dès 939; les chiffres arabes en France, dès 960; l'horloge de Gerbert (Sylvestre II), en 992; les notes de musique (Guy d'Arrezzo), en

1024; les armoiries, en 1150; le papier de soie, à Bâle, en 1175; la poudre à canon, en 1294; les lunettes (Alexandre Spina de Pise), en 1296; les canons, en 1338; l'étamage des glaces, en 1346; les mortiers, en 1346; la gravure en creux, en 1410; la peinture à l'huile (Van Eyck), en 1415; l'imprimerie en lettres, en 1450; la pompe à air, en 1456; les estampes, en 1458; l'Amérique, en 1492; le système de Copernic, en 1500; la mesure de l'arc du méridien, en 1528; la projection des cartes marines (Mercators), en 1594; le sucre de betterave (Ollivier de Serres, l'illustre agronome français), en 1605; les logarithmes (Juste Byrge), en 1600; la circulation du sang (Harvey), en 1608; le télescope, en 1609; les vraies lois du système du monde ou lois de Képler, en 1610; les lunettes à deux verres convexes, en 1611; le microscope et le thermomètre, en 1631; les lois de la réfraction, en 1625; le baromètre, en 1626; la presse hydraulique, en 1637; la machine pneumatique, en 1654; la théorie de la pesanteur universelle (Newton), en 1666; le ressort spirai des montres, en 1674; la vitesse de la lumière, en 1675; le calcul différentiel, en 1684; le bleu de Prusse, en 1724; le moulage en plâtre, en 1748; le paratonnerre, en 1757; l'aérostat, en 1783; les panoramas, en 1790; le télégraphe aérien, en 1792; le galvanisme, en 1798; la vaccine, en 1800.

.

La ville la plus vaste du monde n'est pas Londres, c'est Yeddo, capitale du Japon. Elle renferme 1,500,000 maisons, habitées par 5,000,000 d'âmes. Plusieurs rues comptent 22 milles anglais de longueur.

.

« L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux. »

Paradoxe sonore et maxime païenne,
Dont en sa charité sourit l'âme chrétienne.
Le vers est franc d'allure et sonne on ne peut mieux,
Mais j'ose préférer,—de quel nom qu'on le nomme :
A l'amitié d'un grand—celle d'un honnête homme.

LELION DAMIENS.

.

Défiez-vous de l'homme qui trouve tout bien, de l'homme qui trouve tout mal, et encore plus de l'homme qui est indifférent à tout.

LAVATER.

.

L'honneur dans le ménage est solidaire, a dit un auteur contemporain; que dire maintenant de certaines séparations de biens entr'époux?.....

FACÉTIES.

RENÉ.—Qu'est-ce donc que les affaires, monsieur Giraud?

GIRAUD.—Les affaires, c'est bien simple: c'est l'argent des autres.

.

M. Dupin disait, après une averse de discours plus insignifiants les uns que les autres:

« La tribune est comme un puits: quand un *seau* descend, l'autre remonte. »

.

Dans un salon d'Angoulême, la maîtresse du lieu reprochait à l'un de ses habitués sa longue absence.

« J'ai été malade, répondit l'interpellé, et, sans les bons soins de mon médecin, je n'aurais pas probablement le plaisir de vous voir ce soir.

—Ah! vraiment? Eh bien, je lui en suis très-reconnaissant à votre médecin! Est-ce un homœopathe?

—Non, madame, c'est un *nommé* Gigon. »

.

Un écrivain connu par sa.....nullité, a fait dernièrement une chute effroyable.

Rentrant chez lui sans lumière, au milieu de la nuit, il est tombé d'un troisième étage; le crâne s'est ouvert, mais il n'en est rien sorti.

Après un long évanouissement, accompagné de délire et de fièvre, le malade est entré en convalescence.

Dès qu'il reparut sur le boulevard:

« Comment allez-vous? s'écria un ami du plus loin qu'il l'aperçut.

—Beaucoup mieux, je vous remercie.

—Vous êtes tout à fait hors de danger?

—Tout à fait.

—Et, dites-moi..... cela n'est pas vrai, ce que l'on disait?

—Quoi donc?

—Que vous resteriez idiot?

.

Trois élèves en droit sont sur la sellette.

Un examinateur demande à l'un d'eux:

« Monsieur, comment doit-on jouir de l'*usufruit*?

L'étudiant hésite et..... donne la définition du mot usufruit.

« Vous ne répondez pas à ma question, dit l'examinateur. Vous, monsieur, ajoutez-il en regardant le second élève, répondez. Comment doit-on jouir de l'*usufruit*? »

Pas de réponse.

Le professeur adresse la même question au troisième candidat qui reste muet comme les autres.

L'examinateur perd patience:

« Comment! vous ignorez une chose si élémentaire? Voyons, essayons d'un exemple. Supposez que j'aie devant moi trois ânes..... Comment jouirai-je de l'*usufruit*?

Tout-à-coup la mémoire revient à l'un des candidats:

« *En bon père de famille!* » s'écrie-t-il.

C'est en effet la réponse du Code.